

—Suis-je ou non l'élu des Comités ? demanda le général avec impatience... m'a-t-on choisi pour commander ou pour obéir ?...

Landrin courba la tête et sortit ; derrière lui son sabre cliquetait avec fureur.

—Pauvre père, murmura Merced, apitoyée par le visage attristé du vieillard.

—Et ce n'est point encore le pouvoir, balbutia-t-il d'un ton accablé.

La porte, en ce moment, s'ouvrit violemment, et un groupe d'insurgés fit irruption dans la salle, poussant devant lui un individu dont les vêtements déchirés prouvaient qu'il ne s'était pas laissé prendre sans résistance.

A quelques pas du général, l'individu s'arrêta, enleva le feutre dont les larges ailes mettaient sur son visage un masque d'ombre, et salua silencieusement M. Mendès et sa fille.

Merced étouffa un cri et, se rejetant en arrière, dit, tout émue, à son père :

—C'est lui !

—Qui, lui ? fit le général, étonné et cherchant à reconnaître les traits du prisonnier.

—Celui qui m'a sauvé la vie en m'arrachant de l'éneute, quand j'ai été séparée de vous, mon père, répondit Merced d'une voix vibrante, celui dont le courage, à Culebra, nous a protégés contre la fureur des ouvriers des chantiers.

M. Mendès s'approcha vivement, et touchant la main de l'inconnu.

—Touchez-la, déclara-t-il ; quelles que soient vos opinions politiques, vous êtes un brave, et je m'honore de vous serrer la main.

Puis se tournant vers Landrin :

—Pourquoi cet homme a-t-il été arrêté ? demanda-t-il.

—Pour obéir aux ordres des comités, mon général, qui disent que l'on doit enrôler, de gré ou de force, tous ceux que l'on rencontrera.

Les sourcils du général se contractèrent :

—La cause de l'indépendance vous répugne-t-elle donc à ce point ? fit-il en s'adressant au prisonnier.

—Général, répondit celui-ci d'une voix ferme, je suis Français, et des querelles entre Colombiens ne me regardent pas. Trouvez-vous donc qu'il soit juste de m'y mêler malgré moi ?

—Ce qu'il dit est raisonnable, mon père, supplia Merced, étrangement impressionnée par la révélation de la nationalité de son sauveur.

Le général allait répondre, lorsque Landrin intervint :

—En tout cas, dit-il, en jetant sur le prisonnier un regard louche, si les affaires des Colombiens ne vous regardent pas, pourquoi rôder autour de Santa-Ana, comme vous le faites depuis plusieurs jours ?

Le prisonnier tressaillit, mais garda le silence ; même il détourna la tête, avec un embarras visible.

Quant à Merced, sans se rendre compte du pourquoi, elle rougit légèrement :

—Eh bien ! fit le général, dont les sourcils s'étaient froncés, vous ne répondez pas... réfléchissez, votre cas est grave... votre refus de vous conformer aux ordres des comités séparatistes entraîne pour vous la mort... et malgré tout mon désir de vous sauver, je ne le pourrai, si vous laissez planer sur votre tête l'accusation d'espionnage que vient de lancer contre vous le *senor Landrin*... donc, je vous en conjure, répondez : est-il vrai que vous ayez été surpris rôdant autour de nos positions ?

—C'est vrai, répliqua simplement le prisonnier.

—Malheureux ! s'écria involontairement Merced.

—Vous voyez général, dit Landrin avec un mauvais sourire, qu'il était inutile de vous déranger pour expédier cet homme.

Mlle Mendès frémit ;

—Cependant, mon père, dit-elle tout bas, obéissant à un inexplicable pressentiment, qui vous dit que monsieur avait de mauvaises intentions ?

Landrin ricana.

—Quand on a de bonnes intentions, répondit-il, on ne se cache pas dans les fourrés qui bordent la route, comme il le faisait depuis plusieurs jours ; et, tenez *senora*, vous êtes la dernière personne qui devrait prendre la défense de ce misérable...

car ces manœuvres étaient certainement plus dirigées contre vous que contre la Révolution.

—Contre moi ! exclama Merced ! c'est impossible.

—Pourquoi, en ce cas, vous suivait-il dans votre trajet de la villa ici, et de la Santa Ana à la villa ? J'ai mes espions, moi aussi, et bien que paraissant un peu gris, mes hommes ont l'œil, quand même, sur ce qui se passe autour d'eux.

Le général regardait fixement le prisonnier.

—Ce que l'on dit là est-il vrai ? demanda-t-il avec une anxiété dans la voix.

—C'est vrai.

—Ainsi donc, ma fille était l'objet des courses mystérieuses, qui ont attiré l'attention sur vous ?

—Je ne puis dire le contraire.

—Mais quel était votre but ?

—Je vous le dirai son but, moi s'écria Landrin ; il était sans doute chargé par le gouvernement panaméen de s'emparer de votre fille, ce qui vous aurait mis, vous le chef séparatiste, à la disposition de ces gens-là.

M. Mendès tressaillit profondément ; les suppositions du *senor Landrin* concordait exactement avec celles dont sa fille lui avait fait part, quelques instants auparavant.

Cependant Merced intervint encore une fois en faveur du prisonnier.

—En ce cas, dit-elle, comment expliquez-vous, mon père, que cet homme n'ait déjà sauvé la vie en plusieurs circonstances.

Landrin eut un haussement d'épaules plein de significations.

—Parbleu ! ricana-t-il, voulait préparer son jeu ; tout en agissant pour le compte du gouvernement, la *senora* a une fois enlevée, il aurait sans doute demandé à être son geôlier.

—Mais répondez-donc, s'écria le général, rendu furieux par le mutisme dans lequel se renfermait le prisonnier.

Celui-ci, dont le sang-froid ne s'étant pas démenti un seul instant, répondit d'une voix grave :

—Bien que ma réponse ne soit pas de nature à vous satisfaire, parce que je ne puis l'accompagner des explications propres à l'éclaircir, mon général, la voici cependant : Si, depuis plusieurs jours, je rôdais autour de la villa de Santa-Virgen et de Santa-Ana, c'est que le bruit était venu jusqu'à moi d'un complot formé par des misérables contre Mlle Mendès.

Landrin sembla profondément impressionné par ces mots, et, pour cacher son trouble, se prit à ricaner.

—Un complot contre ma fille ! s'écria le général, lequel donc ?

—Il s'agissait, comme vient de le dire à l'instant le *caballero* ici présent, d'enlever Mlle Mendès et de la remettre à un misérable qui veut l'épouser...

Merced jeta un cri et se réfugia toute tremblante dans les bras de son père qui était devenu un peu pâle.

Landrin, lui, était livide.

—Aussi avais-je résolu de déjouer ce complot et de me dresser, au moment opportun, entre Mlle Mendès et ses agresseurs.

—Hein ! père ! s'écria la jeune fille, en fixant sur le général ses yeux brillants de joie, je savais bien qu'il était impossible que ce fût un malhonnête homme.

—Mais, fit Landrin, la preuve que toute cette histoire est vraie... Comment s'appelle le misérable dont vous perlez ?

—Giovanni Corda, répondit simplement Joachim.

—Celui-là qui m'a ramené à la ville, le jour de l'arrivée de la *Corrida*, exclama la jeune fille. Mais quel but avait-il ?

—Il vous aime, fit le prisonnier, ou tout au moins il le prétend ; la vérité, je crois, c'est qu'il ne lui déplairait pas de devenir le gendre du futur gouverneur de l'Etat de Panama.

Comme il achevait ces mots, un tumulte épouvantable éclata au dehors et des voix furieuses s'élevèrent, réclamant le prisonnier.

—Mon général, dit-il, permettez-moi de vous faire observer que si vous ne vous hâtez de prendre une décision, les partisans vont envahir la salle.

—Je ne puis cependant pas condamner un innocent, murmura M. Mendès.

—Innocent ! répéta Landrin, vis-à-vis de vous,

peut-être, si vous prêtez crédit à la fable qu'il vous a débitée... Mais vis-à-vis de la Révolution ?... Vous même l'avez dit dans vos proclamations : qui conque n'est pas avec nous est contre nous.

Le général s'approcha, suppliant, du prisonnier : —Allons, dit-il à voix basse, ne vous entêtez pas... Cédez, puisque vous avez la force contre vous.

—Ma tête est en jeu, répondit fièrement le jeune homme : mais même pour la sauver, je ne ferai rien que ma conscience n'approuve.

—Je vous en conjure, implora Merced, les yeux mouillés de larmes.

Le visage de Joachim s'attrista.

—Même pour vous, mademoiselle, murmura-t-il.

—Mon père, vous ne pouvez cependant pas ordonner la mise à mort de cet homme.

—Si le général ne l'ordonne pas, répliqua Landrin, ses soldats désertent le camp ou bien ils feront justice eux-mêmes.

Les hurlements redoublaient au dehors, remplissant les arcades du vieux monastère de terrifiants échos.

—Sans compter, ajouta le communard, que si on lui donnait la clef des champs, quelques-uns de ces forcenés l'auraient bien vite ramenés et fusillé.

Merced frissonna.

—Mais, alors, il est perdu ! murmura-t-elle.

Un mauvais sourire plissa les lèvres pâles de Landrin.

—Au contraire, fit-il, il est sauvé... Que veut cette foule ? Que le prisonnier soit fusillé, n'est-ce pas ? Eh bien ! fusillons-le.

—Mais, mon père, balbutia la jeune fille, qui ne voyait pas où voulait en venir l'ex-communard, vous n'allez pas permettre cet assassinat... Après tout, vous êtes le maître...

—Oui, je suis le maître, répliqua le général, en secouant la tête mélancoliquement. Je suis le maître... de le faire fusiller, mais non de le sauver.

—Mon Dieu ! murmura Merced, désolée.

—Mais puisque je vais le sauver, grommela Landrin ; ne vous désolerez pas ainsi, *senora*.

Puis, se tournant vers le prisonnier, il ajouta : —Écoutez-moi bien, monsieur : nous allons vous conduire à la limite du camp... On vous fusillera.

Joachim ne bougea pas. Merced écoutait avec angoisse ; quant au général, il ne comprenait point.

—Mais vous ne mourrez point, ajouta Landrain.

Et, s'adressant au général :

—Je vais prendre avec moi un peleton de douze hommes ; il me faut vingt piastres pour chacun...

Sans demander aucune explication, M. Mendès tira de son portefeuille deux cents quarante piastres-papier qu'il tendit à l'ex-communard, lequel les fit disparaître avec une prestesse merveilleuse.

Maintenant, dit-il, je vous demande cinq minutes.

Sur ces mots, il sortit, et son apparition fut saluée par un redoublement de cris et de vociférations ; peu à peu, on entendit le tumulte se calmer, puis des applaudissements succéder aux injures ; enfin, Landrin revint, suivi d'un peleton d'insurgés choisis parmi ceux dont les mines étaient les plus terrifiantes.

—Allons, dit-il d'une voix rude au prisonnier, il faut partir.

Joachim s'inclina silencieusement devant Merced.

Mais celle-ci, dans un noble élan, lui tendit la main.

Le général en fit autant.

—Vous avez sauvé ma fille, dit-il à voix basse ; j'aurais été désolé, croyez-le bien, de ne pouvoir vous sauver à mon tour.

Merced et Jacques étaient fort émus ; ce serrement de main les avait troublés jusqu'au fond de l'âme.

Le jeune homme avait été sur le point de s'écrier :

—C'est moi qui guidais vos pas sur le *Medway*, c'est moi que vous traitiez comme un frère... Ne me reconnaissez-vous pas ?

Mais il se contenta et suivit Landrain.

De son côté la jeune fille se disait :